LES IMMEMORIAUX DE VICTOR SEGALEN: *UN EXERCICE DE TRADUCTION A LA RECHERCHE D'UNE LANGUE PERDUE*

Gaid Evenou-Dobre

« Si la traduction constitue un exercice salutaire et une propédeutique, le voyage, notons-le, remplit parfois une fonction identique. Passer d'une langue à l'autre, franchir des frontières, changer de pays, constituent autant de *déplacements* qui figurent et préparent la transposition qui permet de passer du *réel* à l'oeuvre et déchiffrer le livre brut de l'expérience. Certains traduisent, d'autres voyagent.»[1]

Le voyage a donc ainsi, pour certains écrivains, créé l'impulsion qui leur a permis de commencer une oeuvre littéraire. C'est le cas notamment de Victor Segalen (1878-1919), écrivain breton, originaire de Brest, qui a trouvé l'inspiration aux antipodes de chez lui, en Polynésie ou en Chine:

«J'ai cette chance, peu après mon arrivée dans un pays, de tenir mon livre: Tahiti: arrivée 23 Janvier. 1er Mars: Les Immémoriaux. Chine: 12 Juin. 1er Août: Fils du Ciel ou équivalent.»

Dans son premier ouvrage, *Les Immémoriaux*, il évoque la colonisation et l'évangélisation de Tahiti par les missionnaires français: dès lors, les autochtones sont victimes de l'acculturation occidentale et perdent peu à peu leurs coutumes, leur religion païenne mais aussi la langue sacrée dont ils se servaient lors de

BDD-A4941 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 21:00:24 UTC)

leurs rites religieux. L'écrivain se fait alors le défenseur des cultures minoritaires et s'engage de manière virulente contre le colonialisme occidental.

Or, il est intéressant de voir dans quelle mesure l'écrivain se met à distance de sa langue maternelle, le français, pour la «remodeler» et l'adapter au message de son roman. En quelque sorte, il traduit du français standard, langue de l'impérialisme, dans une curieuse langue segalenienne, influencée, de manière consciente, par le maori, et très probablement de manière inconsciente par le breton; ce dans le but de faire renaître, artificiellement, la langue sacrée perdue des Polynésiens. Cette seconde langue artificielle d'expression littéraire serait alors la langue de ses personnages, la langue d'un peuple minoritaire idéalement libéré de ses colonisateurs.

En effet, un écrivain exprimant son oeuvre artistique dans une langue donnée est forcément sensible à la représentation qu'il a de cette langue. Cette représentation est notamment étroitement liée à la représentation du peuple qui la parle: en l'occurrence, chez Victor Segalen, la langue française est celle d'un peuple colonisateur. Rappelons à ce propos le «drame linguistique» évoqué par Albert Memmi dans son «Portrait» du colonisé: ce dernier, écartelé entre deux langues, est finalement contraint d'adopter la langue du Maître s'il veut trouver sa place dans la société, mais cela le conduit à trahir les siens en intériorisant le mépris des Blancs à l'encontre de la culture et de la langue du colonisé.

Victor Segalen fait donc preuve d'un ingénieux «exercice de style»: il ne se contente pas seulement d'employer des mots du vocabulaire tahitien (qu'il ne traduit du reste à aucun moment; au lecteur de s'immerger suffisamment pour en déduire le sens) mais il invente une grammaire et une syntaxe nouvelles, créant une langue qui se veut l'équivalent «français» de la langue sacrée Maoris, que personne ne connaît plus au début du XX^{ème} siècle.

Or, il est intéressant de remarquer que dans la création de ce style revendicatif, l'auteur s'est inspiré – de manière inconsciente, visiblement- des règles linguistiques bretonnes, comme si, puisant dans son imagination ce qui pourrait ressembler aux vestiges de la langue perdue, il avait tout naturellement reproduit sans le savoir les vestiges personnels

BDD-A4941 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 21:00:24 UTC)

qu'il possédait de la langue bretonne. Si, du fait de son origine bourgeoise, il ne pratiquait pas cette langue, il est très probable qu'il la comprenait bien, puisque c'était la langue de communication la plus utilisée dans le Brest de son enfance, et qu'il l'avait toujours côtoyée. Mais à l'époque, à la fin du XIX^{ème} et au début du XXème siècle, elle était déjà victime d'une volonté d'éradication de la part de l'Etat. Suite à la loi sur l'enseignement obligatoire instaurée par Jules Ferry, les enfants de province s'exprimant dans leur langue ou leur dialecte maternel local étaient publiquement punis.

On peut donc formuler l'hypothèse que son origine bretonne l'ait sensibilisé à la perte de la culture maorie, et il semble dès lors naturel que pour illustrer cette perte il ait recouru à sa propre expérience, même inconsciemment, et que pour suggérer la langue perdue, il pense à la langue que son propre peuple a perdue.

Ainsi, certaines expressions idiomatiques bretonnes apparaissent dans la bouche des personnages des *Immémoriaux.* Par exemple, dans la manière qu'ils ont de se saluer: «comment cela va-t-il avec toi?» ce qui est la traduction littérale du breton *«Mont a ra ganeoc'h?»* (ca va avec toi?) ou *«Penaoz 'ma kont ganeoc'h?»* (comment ça va avec toi?). Inévitablement, Segalen avait souvent entendu cette phrase dans la bouche de bretons, bretonnants de naissance, et qui conservaient la tournure bretonne en s'exprimant en français (il est à noter que même actuellement, dans les campagnes, on entend encore souvent cette transposition chez les personnes âgées).

Par ailleurs l'expression, revenant assez souvent «il est bon de…» ou son contraire «il n'est pas bon de …» ont leur équivalent exact en langue bretonne, dans le sens que Segalen lui donne («il convient de») Le breton établit d'ailleurs une nuance entre *« n'eo ket mat deoc'h»* (vous ne devez pas, littéralement «il n'est pas bon pour vous») et *«n'eo ket mat ganeoc'h»* (vous ne souhaitez pas, littéralement «il n'est pas bon avec vous»). Par ailleurs l'expression courante en breton*«n'eo ket dav»* (il n'est pas requis) relève d'un brittonique *dagon (>dav)* qui signifiait «bon» (en gallois moderne:*da*).

Du point de vue de la syntaxe également, le texte des *Immémoriaux* regorge d'expressions originales, qui évoquent

BDD-A4941 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 21:00:24 UTC)

toutefois bien ce qu'elles veulent dire sans pourtant respecter les structures linguistiques françaises.

Ainsi la formule très usitée «dire+infinitif» existe également en breton, où l'on dirait facilement *«hennezh a lare mont»*=«celui-là disait qu'il irait», ou littéralement «celui-là disait aller». De même l'expression «réclamer disposer d'elle» trouve son équivalent en breton, où les verbes réclamer et demander se construisent avec l'infinitif.

Il arrive aussi que la place d'un adjectif nous déconcerte, comme dans «jambes petites» ou «le rang premier»: or, en breton, l'adjectif est toujours postposé (comme souvent en roumain, d'ailleurs). De même pour certains adverbes: «surprenante un peu», qui se dirait littéralement en breton *«souezus an tamm»* ou *«souezus en tamm mad»*, formule très usitée. Il en va de même pour les expressions «ceux-là furent empressés moins encore» ou «rassurée à peine». Ces adverbes tiennent peut-être leur place au fait qu'en breton, l'adjectif et l'adverbe se présentent sous la même forme, et que, comme nous l'avons dit, l'adjectif soit toujours postposé.

Le style de Segalen se distingue aussi par le fait qu'il emploie souvent une préposition pour une autre, et cela peut s'expliquer par le breton. En effet la préposition «à» peut se traduire en breton par *«da»* ou par *«o»*. Ainsi l'expression «s'empresser à» (au lieu de «s'empresser de») peut venir du breton *«hastan o»;* l'expression «courir à les poursuivre» peut venir du breton*»a rede o vont war o lerc'h»* (courir à aller à leur suite/ derrière eux); «ils excitaient à forcer» de *«a ise da boanian»* ou *«a vount da boanian»;* et «s'efforcer à», «se hâter à», «prévaloir à», «hausser à», «descendre à» de l'attraction du *«o»* breton: *«a boanie o», «a haste o»* (s'efforcer à et se hâter à) ou bien à l'attraction du *«da»: «a boanie da»* (s'efforcer à), *«a dalve da»* (prévaloir à), *«a save da»* (hausser à) voire peut-être *«a ziskenne da»* (descendre à).

Mais l'interférence peut aussi d'être d'ordre phonologique: ainsi, la préposition *«da»* signifie «à» mais fait inévitablement penser à la préposition française «de», d'où l'expression «forcer de» au lieu de «forcer à» d'après le breton *«redian da»* ou *«lakaat da»*.

En ce qui concerne le lexique, on ne peut non plus exclure une certaine influence du breton. En effet, les infinitifs substantivés

BDD-A4941 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 21:00:24 UTC)

sont fréquents dans l'oeuvre de Segalen: «le manger», «le parler», «le dire»…de même en breton, ou *«ar c'hleved»* («l'entendre») et *«ar gweled»* («le voir») désignent l'ouie et la vue. On peut citer d'autres exemples fréquents, tels *«an ober»* («le faire»), *«ar c'hlask»* («la recherche»). Une expression reprenant cette tournure est courante dans les campagnes: *«n'eo ket druz ar peurin»* («le paître n'est pas abondant»).

Segalen emploie aussi ces infinitifs substantivés avec des articles indéfinis: «un dire», «un manger»…ce qui est aussi en usage en breton, comme dans *«un tanva»* (un goûter, un avant-goût), et même *«un tanvaig»* (un petit avant-goût). On emploie aussi l'infinitif substantivé avec des adjectifs numéraux: *«Kant klevet ne dalvont ket ur gweled»* («cent entendre ne valent pas un voir»). En effet chez Segalen ces infinitifs sont souvent accompagnés d'adjectifs: «les dires ignorants», que l'on pourrait traduire littéralement en breton *«al lavaredoù zot»*.

Par ailleurs, Segalen emploie souvent des dérivés au lieu du mot attendu, comme dans la tournure «ils tenaient leur souffle» ou «tenaient» est employé pour «retenaient». Or, le breton préfère aussi les verbes simples aux verbes préfixés. De même dans «joindre ses compagnes» pour «rejoindre ses compagnes» ou «on marquait leurs gestes étroits» pour «on remarquait leurs gestes étroits».

Mais l'on trouve aussi les formes: «affraichir», s'affroidir», «accalmisant», «s'accalmiser», «s'éjouir». Les formes «affraichir». «affroidir» et «s'éjouir» sont des formes du moyen français pour «raffraichir», «refroidir», «se réjouir». On peut peut-être voir dans l'emploi de ces vieux termes l'influence du breton qui se calque sur le moyen français, sans ajouter de préfixe: *«freskaat»*: raffraichir, de *«fresk»*= frais; *«yenaat»*: refroidir, de *«yen»*= froid; *«laouenaat»*: se réjouir, de *«laouen»*= joyeux.

On peut aussi considérer que Segalen emploie l'adjectif à la place de l'adverbe, dans le sens où l'étrange tournure «se manifester cruel» s'éclaircit si on remplace «cruel» par «cruellement». Or, en breton, comme en roumain d'ailleurs, l'adjectif et l'adverbe ne font qu'un.

Enfin, certains néologismes segaleniens évoquent tout à fait le mot breton correspondant, comme «sauveter» et «irruer». «Sauveter», employé dans le sens de sauver, mais amplifie d'un suffixe diminutif, qui affaiblit l'action de sauver et rend le

BDD-A4941 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 21:00:24 UTC)

sauvetage un peu ridicule, convient bien à la moquerie et à l'incrédulité des Maoris devant la nouvelle religion («le fils de Dieu est venu pour sauveter les hommes»). Mais il est intéressant de voir que le verbe «sauver» se traduit précisément par *«saveteit»* en breton.

Quand au néologisme «irruer», dans l'expression «ils irruaient de toutes parts», il évoque bien sur le terme «ruée» et «se ruer». Mais pour un bretonnant il peut également évoquer le terme *«erruan»*signifiant «arriver».

Si l'on admet, comme Marcel Proust dans *Le Temps Retrouvé*, que «le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur», on doit forcément tenir compte du rapport que l'écrivain entretient avec la langue dans laquelle il écrit, et de ce que celle-ci véhicule. Dès lors, une position comme celle de Victor Segalen, allant à l'encontre du respect de la norme linguistique, est révélatrice de son engagement contre l'empire colonial.

Par ailleurs, dans sa manière d'agir sur cette langue, on peut remarquer qu'en essayant de reproduire la langue maorie perdue et en se placant du point de vue du peuple tahitien opprimé, il est influencé par l'histoire de son propre peuple, le peuple breton, dont la langue et la culture ont également, à son époque, été méprisées et traquées par le pouvoir étatique.

Enfin, on ne peut nier la force inspiratrice du voyage, qui ici, prend la forme d'une maïeutique: c'est en se lancant dans la défense du peuple maori que Segalen prend peu à peu conscience de son identité profonde dont il ne s'était jusqu'à présent que peu soucié. Il semble que le voyage permanent de Victor Segalen en-dehors de la Bretagne l'ai aidé à se définir comme breton. Plus tard, il dira de ce voyage en Polynésie: «On fit un voyage au loin de ce qui n'était qu'un voyage au fond de soi». A la fin de sa vie, il reprendra la trame de son ouvrage pour le recentrer, cette fois, en Bretagne, en l'intitulant Les Immémoriaux Bretons. Malheureusement, une mort prematurée viendra interrompre ce projet.

NOTES:

[1] Marie Dollé, *L'Imaginaire des Langues*, Editions L'Harmattan, 2001, p.11:

BDD-A4941 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 21:00:24 UTC)